

ALGÉRIE

Après le divorce

Jean Daniel, à la veille du vote sur l'Indépendance, pose la question : Que faut-il retenir de ces sept ans de malheur ?

LORSQUE j'ai quitté Tunis, un responsable algérien qui venait de me remercier — je dis bien remercier — d'avoir écrit sur le G.P.R.A. un article de critiques qu'il estimait constructif, m'a fait ses adieux en ces termes : « Je souhaite te revoir dans les deux villes qui sont chères à nos cœurs : Alger et Paris. »

Je peux dire que la première réaction, celle qui consistait à se féliciter de critiques amicales mais néanmoins sévères, m'a réconforté et surpris : certains Français, toujours zélés, m'ayant fait craindre le pire. Cette réaction traduit un ressaisissement unitaire de ceux qui détiennent, provisoirement au moins, les destinées du peuple algérien. Je ne crois pas encore à l'idylle entre les leaders algériens ni à la durée de cette euphorie qu'ont engendrée dimanche dernier les séances d'auto-critique ; mais je crois au sursaut et j'ai foi dans la force des événements intérieurs à l'Algérie.

Le nazisme

Cependant, la dernière réflexion de ce même responsable, celle qui l'a conduit à associer tout naturellement Alger et Paris, sans me surprendre m'a impressionné. Ce n'est certes pas une réflexion imprévisible : il fallait ne rien entendre aux choses algériennes pour s'imaginer qu'entre l'Algérie et la France on avait affaire à un divorce comme celui qui a séparé les Français des Allemands à l'époque du nazisme : qui donc, en 1945, chez les survivants des fours crématoires, aurait souhaité revoir des amis allemands à Berlin ?

En Algérie, la France n'a pas été le nazisme, un point c'est tout. Mais un moment donné, parce que la répression revêtait effectivement des aspects nazis, certains ont voulu accrédi- ter l'idée que la France, l'Europe, l'Occident (et même Saint-Germain-des-Près...) devaient se suicider par honte et par culpabilité.

L'inspiration était noble, sans doute. Mais combien le moralisme en politique peut conduire à l'erreur ! La découverte de la notion de péché par des intellectuels athées aura été la marque de notre époque. Soyons justes cependant : c'est aussi par de telles erreurs que la France s'est éloignée du nazisme. Il se peut même que ces erreurs, ou cette surenchère, aient fait progresser la lutte anticolonialiste. Mais il est temps de se calmer comme en témoignent l'anecdote suivante.

Le 17 Juin

Il y a quelques jours, un officier de l'A.L.N. montrait à l'un de mes amis un charnier de cadavres de musulmans dans le Constantinois. Ils étaient entre Arabes et pou-

vaient tout se confier. Toute ombre de propagande était absente de leurs propos. L'officier de l'A.L.N. a déclaré à mon ami : « C'est terrible mais n'en parlez pas, cela pourrait compromettre la coopération. » Cet officier algérien avait lui-même tué de nombreux Français et la découverte de ce charnier pouvait l'inciter à parcourir encore le mouvement perpétuel qui va du meurtre à la vengeance. Mais il a pris, politiquement, la décision d'y mettre un terme. Or, au même moment, des amis français de la révolution algérienne proposaient la traduction devant une sorte de nouveau tribunal de Nuremberg de la plupart des hommes avec lesquels traite aujourd'hui le F.L.N., y compris de Gaulle. Ici, la surenchère fait plus que nuire à la conception que les Algériens ont des intérêts de leur révolution : elle la sabote.



(Marc Riboud-Magnum.)

DÉPART D'EUROPÉENS À L'AÉROPORT D'ALGER.
« Alger, c'est humide et c'est pas humide, tu comprends ? »

C'est que ce pays de France a décidément un destin colonial bien étrange. Il a tant donné de lui-même dans ce qu'il a fait en bien ou en mal, il a tant souffert des atrocités qu'il a commises ou laissé commettre, les événements se sont si vite retournés contre lui, il s'est imprégné si fort des civilisations qu'il a entendu dominer, que les colonisés lui font aujourd'hui un sort à part, voyant dans ce bourreau une victime en puissance, dans cet aliénéur un aliéné, dans cet ennemi un complice. Ainsi dans les horreurs du viol, une étreinte cruelle et passionnée s'est nouée, une union s'est imposée, et ainsi le divorce est-il aujourd'hui si douloureusement ressenti par tous.

Telle est l'histoire de cette Algérie que les transitions les plus surprenantes ont été acceptées par les mystiques de la rupture comme pour retarder le moment des séparations : « Disputons-nous encore un peu, au moins nous serons ensemble. » Les rapprochements les plus stupéfiants ont eu lieu le 17 juin qui ont égaré les analystes les plus blasés. C'est que ce divorce est en effet terrible : il ne pouvait pas ne pas arriver, mais il reste terrible.

« La Cerisaie »

Il y aura en Algérie plus d'un esclave, comme celui de Tehékhov dans « La Cerisaie » qui, en proie au vertige, se demandera pourquoi on l'a affranchi. Il y aura plus d'un nostalgique et parmi les plus révolutionnaires. Personne à Tunis ni à Alger n'était indigné de ce que les footballeurs algériens qui organisèrent une fuite si spectaculaire, il y a deux ans, pour rejoindre le F.L.N., étalent publiquement leur « rêve » de réintégrer l'équipe de France. Personne ne s'indigne que tant d'étudiants soient impatients de rentrer dans les universités d'un pays contre lequel leur peuple a livré une guerre de sept ans qui se solde par un bon million de morts. On dira qu'ils sont vainqueurs et qu'ils peuvent maintenant choisir ce mariage qu'on prétendait leur imposer : c'est parfois vrai qu'ils paraissent n'avoir voulu détruire ces liens avec tant de rage que pour en nouer d'autres que leur conscience ne leur interdit plus.

Je sais bien que les souffrances des divorcés n'atteignent pas ces centaines de milliers de très jeunes gens qui, eux, n'auront connu que la guerre, la ruine ou les crimes de l'O.A.S. Mais ces jeunes gens, en tout cas, n'ont pas connu la honte. Ils n'ont pas connu comme leurs aînés le pire des maux qu'intelligent le racisme et l'exploitation coloniale, à savoir l'humiliation. Ils ont participé ou ils ont été les contemporains d'une révolution qui répondait au meurtre par le meurtre et à l'injure par la menace. Ils ne se sont jamais sentis seuls, même sous la torture. Ils ont été portés par l'espérance d'un peuple et le soutien des opinions populaires étrangères. Si bien que, contrairement à ce qu'on écrit souvent sur eux, j'estime qu'ils sont à la fois plus éprouvés et plus fiers. Aucun complexe ne les trouble.

Une histoire israélienne

Ils n'ont souvent rappelé cette histoire d'un instituteur israélien s'attachant vainement à émouvoir ses élèves en leur faisant le récit des persécutions antisémites. Les jeunes



DÉFILÉ D'INFIRMIÈRES F.L.N. AU COURS D'UN MEETING ÉLECTORAL A L'ARBA.
« N'en parlez pas, cela pourrait compromettre la coopération. »

(Reporters associés.)

Juifs d'Israël étaient froids, incompréhensifs. Ils disaient: « Mais pourquoi les Juifs n'ont-ils pas rendu coup pour coup? » Ils se montraient moins haineux à l'égard des antisémites que honteux pour leurs aînés. Non, je ne crains pas pour ma part la réaction des générations qui montent.

Il reste évidemment que ce divorce a lieu surtout pour les Français. Je viens de faire escale à Marseille. A l'aéroport de Marignane, c'est l'Algérie française qui vit, se débat, s'installe et s'étale. Sur le banc où je m'étais assis, il y avait une famille espagnole de Bab-el-Oued, typique jusqu'à la caricature, c'est-à-dire, à mes yeux au moins, plus savoureuse que ne le seront jamais les héros des meilleurs films italiens. Ils étaient manifestement misérables, épuisés et désorientés.

Parents et orphelins

Le père et la mère échangeaient parfois des propos sur la Côte d'Azur. (« L'humidité d'ici n'est pas celle de chez nous, Alger c'est humide et en même temps c'est pas humide! Tu comprends? — Eh! bien sûr que je comprends, répond le père, alors, je peux pas comprendre, moi? Ce que tu as dit, c'est qu'Alger c'est humide et pas humide, eh bien! je comprends! »)

Et puis le fils est venu apporter « L'Aurore ». En première page il y avait lundi matin un très gros titre: « Les derniers jours de l'Algérie française. » La mère a pris le

journal, a pris les lunettes dans les poches de son mari et elle a commencé à dévorer l'article en pleurant sans faire attention à ses larmes. Les derniers jours de l'Algérie française racontés par ceux qui ont tout fait pour que cette guerre soit la plus horrible des guerres coloniales faisaient pleurer ces Espagnols. S'ils avaient su qui j'étais, ils m'auraient sans doute injurié. Mais j'étais là, près d'eux, avec une sympathie qu'ils ne pouvaient pas deviner: parce qu'ils souffraient de la grande souffrance des exilés (de la même souffrance que j'avais vue sur le visage des Algériens en Tunisie), parce qu'on les avait lamentablement trompés, et parce qu'après tout ils ne sont que la matière de l'Histoire et non ses agents. J'aurais bien voulu savoir ce qu'ils pensaient de l'appel de Mostefai qui, personnellement, m'a bouleversé. Mais cette femme lisait et pleurait, et le père et le fils, fascinés, la regardaient.

Ces hommes ont-ils été les seuls à être trompés, à se tromper, et à persévérer tragiquement dans l'erreur? On sait bien que non. Qu'il faille considérer l'affaire algérienne dans ses dimensions historiques et psychologiques, un ancien communiste algérien qui a passé un bon tiers de sa vie en prison vient d'achever de m'en convaincre en rappelant devant moi ses souvenirs.

« Les Français, tous les Français, se sont crus nos parents pendant le temps où nous, nous nous sentions orphelins. Voilà le drame. Allez donc convaincre un père aussi content! Le cordon ombilical n'exis-

taît qu'aux yeux des Français. Evidemment, à force de le vouloir, ils ont convaincu certains d'entre nous de son existence. On ne soupçonnera jamais la force de l'attachement des Français pour l'Algérie; voici un exemple plus édifiant que les autres:

« A l'époque où le parti communiste d'Algérie, décidant enfin de mettre à son programme l'indépendance algérienne, sollicita la séparation des partis communistes algériens et français, savez-vous comment réagit la fédération oranaise du parti? Elle a demandé son rattachement direct à la fédération de la Seine! Il s'agissait pourtant de communistes! C'est pourquoi je ne me suis jamais fait d'illusions. L'indépendance de l'Algérie devait passer par une longue nuit de cauchemars et de drames ou, sinon, par un effondrement de la France. »

L'équilibre méditerranéen

Il y a quelques années, des hommes comme Belkacem Krim ou Bousouf prévoyaient aussi, d'après leurs analyses de la société française et de l'intimité des structures franco-algériennes, un conflit d'une durée inhabituelle. Il est bien vrai que le jacobinisme français n'a jamais manifesté d'enthousiasme pour un nationalisme même révolutionnaire, et qui prétendait lui échapper. C'est vrai aussi, des historiens l'ont établi, que depuis 1830 la gauche en France est intégrationniste sans avoir jamais pu imposer l'intégra-

tion. C'est vrai enfin que n'ayant pu l'imposer à la droite, elle ne s'est jamais vraiment résignée à ce que l'intégration fût dépassée. De Gaulle a souvent dit, paraît-il, qu'il lui faudrait surtout « violer » la clientèle de M. Guy Mollet au moment de l'indépendance de l'Algérie. Avant l'O.A.S. ce n'était pas si faux.

Donc, ce divorce va être l'un des plus grands déchirements qu'aura connus la France. Devant l'avenir qui s'annonce lourd de toutes les menaces, je souhaite pour ma part une politique bi-partisane à propos de l'Algérie. C'est Alain Savary qui avait, je crois, un jour rappelé l'exemple des Anglais, lesquels, lorsqu'il s'agit de problèmes vitaux ou à dimension planétaire, s'entendent sur un programme commun malgré l'hostilité foncière des partis.

Comme Alain Savary, je pense que la coopération avec l'Afrique du Nord, et singulièrement avec l'Algérie, constitue un de ces problèmes. L'équilibre méditerranéen n'est pas qu'une affaire de stratégie en chambre. Des hommes qui représentent ce régime gaulliste contre lequel nous luttons nous engageant cependant tous, que nous le souhaitons ou non, auprès du G.P.R.A. Du succès de leur mission dépend pour une large part l'avenir intérieur français. C'est pourquoi à la veille de ce 1^{er} juillet qui va consacrer le divorce, c'est aux liens nouveaux qu'il faut réfléchir, et c'est à quoi je me permets, modestement, d'inviter tous les hommes de gauche.

JEAN DANIEL.